

## Le nom des Germains. Précisions et compléments

Ce n'est que lorsqu'un ouvrage est imprimé qu'on en aperçoit les imperfections, avouait volontiers le grand linguiste Antoine Meillet. Le mémoire sur *Le nom des Germains dans l'Antiquité* qu'on a pu lire ici même dans le volume de 2005 n'échappe pas à cette règle. Il est vrai que, annoncé pour 2004 déjà, ce travail a été achevé dans une certaine hâte, et qu'en raison d'un concours de circonstances, il n'a pu être corrigé avec le soin désirable.

D'ailleurs, le sujet n'est pas de ceux qu'on puisse jamais considérer comme achevés, ni même comme traités de manière satisfaisante. L'obligation d'examiner les principales thèses en présence, mais surtout de rencontrer de nombreuses traverses, l'une préjudicielle (l'interférence avec *germānus* latin), les autres tenant à l'incertitude des données (la présence de *Germani* en Espagne et dans les Alpes, l'ambiguïté des graphies en *Garm-*, *Carm-* dans l'épigraphie celtique, etc.), aboutit à briser au cours de l'exposé la ligne qu'on s'était tracée au départ, voire de la mettre en miettes : démarche nécessaire, assurément, mais qui risque de dissimuler ce qu'en définitive l'auteur tient pour probable aux diverses étapes de sa recherche. Et le parallélisme, indiqué dès 1949 par V. Pisani, avec le cas des divers peuples indo-européens de nom *Veneto-*, répandus dès l'époque historique depuis l'Asie Mineure jusqu'au golfe du Morbihan, ne se laisse décidément poursuivre qu'au prix d'une longue course d'obstacles. On voudrait, dans les lignes qui vont suivre, tenter de clarifier et de préciser

quelques uns des résultats qui paraissent acquis au terme de cette laborieuse investigation.

Auparavant, toutefois, on m'autorisera l'une ou l'autre mise au point touchant deux assertions avancées un peu trop rapidement.

La comparaison entre l'absence d'un nom national chez les Germains et chez les Slaves en général appelle une précision, dans la mesure où le nom «Slave», qui figure dès les plus anciennes sources byzantines, ne regroupe pas *tous* les peuples de la famille linguistique slave mais y associe e. a. le nom des *Antes*. Plus adéquate serait la comparaison avec le nom *Rus'*, d'origine obscure mais étranger au slave, que les Varègues de Scandinavie ont appliqué d'abord à la Russie kiévienne, puis qui s'est progressivement étendu à l'ensemble de la nation russe, divisée, on le sait, en trois grands groupes ethno-linguistiques (aujourd'hui séparés en États distincts). Divisés eux aussi en plusieurs groupes (Achéens, Ioniens, etc.), les Grecs de l'Antiquité ont adopté leur nom national *Hellènes*, dans des conditions mal éclaircies, mais sans doute par généralisation d'un nom plus balkanique que proprement grec, qui dans l'*Iliade* est celui d'une tribu thessalienne. Le nom des Germains Francs, associé au royaume de Clovis, se trouve étendu aujourd'hui à l'ensemble des populations de l'ancienne Gaule, à laquelle il était encore étranger au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Et ainsi dans nombre de cas.

Contrairement à ce qui est affirmé p. 72, le Germanicus qui a conduit l'armée romaine jusqu'à l'Elbe, en 12-11 av. J.-C., n'est pas le même Germanicus qui, envoyé par Tibère en Orient, est le fondateur probable de la ville de *Germanicopolis* en Cilicie, mais son père, plus connu en histoire romaine sous son premier *cognomen* de Drusus. Celui que l'histoire retient comme Germanicus a vengé le désastre où

avait péri l'armée de Varus, en 8 ou 9 de n. ère, mais son expédition n'a guère dépassé la Weser dans l'actuelle Westphalie.

\*  
\*   \*

En ce qui concerne l'étymologie du nom « Germains », ré-affirmons ici que si l'on a cru devoir finalement écarter l'expression latine *Germani Galli*, c'est-à-dire « des Gaulois (= des Celtes) authentiques », par opposition à ceux d'entre eux qui, en Gaule méridionale, en Espagne ou dans les Alpes, sont en contact avec le monde méditerranéen et donc, dans l'éthique romaine, contaminés par ce contact, c'est, tout bien considéré, pour deux raisons qui semblent déterminantes :

- 1° parce que la manière dont César évoque les « Germains cisrhénans » de la Belgique orientale laisse penser que *Germano-* était leur nom fédératif authentique; César, dont on sait le goût pour la grammaire, ne fait nulle allusion, à leur propos, à une interprétation de leur nom par *germānī*, interprétation qui, on le voit par Strabon et indirectement par Tacite, était inévitable en raison de l'homonymie au moins partielle (quantité du *-a-*);
- 2° parce que le recours au mot latin *germānus* n'explique pas les noms de personne en *Germ-* qui apparaissent dans des milieux linguistiques où un *g-* est compatible avec un *g-* celtique : l'Illyrie occidentale, et éventuellement le monde germanique lui-même, si l'on doit tenir pour indigène l'élément *Girmin-* qui apparaît dans quelques anthroponymes allemands médiévaux, et à condition, bien entendu, de partir d'un original i.-e. \**gherm-*; or *germānus*, qui est issu d'un accident propre à la phonétique latine comme *ger-men*, *car-men* en re-

gard de *gen-us*, *can-ere*, ne saurait avoir de correspondant en celtique continental ou en illyrien, et les noms en *Germ-* (dont ceux en *Carm-*, *Garm-* peuvent n'être que des variantes, éventuellement graphiques pour *Carm-*) y doivent être indigènes et d'autre origine.

Sans doute, dans les régions situées de part et d'autre du Rhin moyen-inférieur, l'extension du nom aux populations germanophones, peut avoir été le fait 1° soit de Celtes de Belgique désignant par là des populations celtiques étroitement apparentées et demeurées sur la rive droite du Rhin, 2° soit plus généralement de Gaulois mal informés des différences séparant ces Celtes du Rhin de leurs voisins germanophones, dont quelques-uns, comme les Suèves, étaient organisés en fédérations puissantes et avaient assujetti et peut-être associé dans leurs expéditions, dès le I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., des populations celtiques. La poussée suève, raison dernière de l'intervention romaine, a provoqué dans l'opinion gauloise, au témoignage de César, une inquiétude très vive qui a dû favoriser, au moins chez les Gaulois de l'Est (Allobroges, Éduens, Lingons, Rèmes, etc.), la conceptualisation d'une entité géo-ethnique de « Germains » appliquée à l'ensemble des peuples de la rive droite du Rhin. A fortiori, les Romains eux-mêmes, qui longtemps ne distinguaient pas de « Germains » dans le nord de l'Europe, en sont arrivés à désigner de ce nom des populations qui, en fait, étaient germanophones et ce, sans avoir nettement conscience d'avoir ainsi franchi un seuil. En particulier, l'occupation par les Bataves, Ubiens, etc., des anciens territoires des Éburons, authentiques porteurs du nom *Germano-*, aura facilité singulièrement le transfert onomastique dès le début de l'époque impériale.

Mais ce n'était là, sans doute, que la phase finale, décisive pour l'histoire du nom, d'un processus qui a dû com-

mencer dès le dernier quart du III<sup>e</sup> siècle. Certains indices suggèrent en effet qu'au moins les sphères dirigeantes, à Rome, ont eu dès alors connaissance de populations alpines portant ce même nom fédératif de *Germano-* que César devait retrouver deux siècles plus tard en Belgique : il peut s'agir de la fédération valaisanne, mais aussi d'autres, dans la vallée du Rhin antérieur (*Vorderrhein*) par exemple.

C'est dans ces régions à taux élevé d'émigration que, dans leur lutte contre Rome, les peuples gaulois de Cisalpine ont recruté en renfort des mercenaires, à propos desquels la tradition historiographique romaine hésite entre le nom de «Gésates» et celui de «Germain». Par ailleurs, alors qu'est désormais connue l'existence des «Germain» de Belgique et des pays rhénans, Tite Live appelle *Semigermani* des peuples alpins gardant le passage du Grand-Saint-Bernard. Le nom *Germano-* a pu désigner en effet plusieurs groupes dispersés à l'intérieur du massif alpin, tout comme les porteurs de noms formés sur \**wen-* (*Ven-eto-*, etc.). Un autre groupe de «Germain» aurait survécu dans la communauté du haut Piémont fixée à l'époque impériale sous la dénomination de *Forum Germa(norum)*.

A une époque, antérieure aux campagnes d'Auguste, où l'on confondait le Rhône et le Rhin supérieurs, qui s'écoulaient dans des directions opposées mais en suivant des sillons sensiblement symétriques, c'est cette portion, alors seule connue, de la vallée du Rhin qui aura été retenue comme constituant le réservoir des «Germain», où les Gaulois de Cisalpine recrutaient au cours de leurs guerres avec Rome leurs mercenaires gésates. Ce n'est qu'avec la progression de la puissance romaine en Gaule, d'abord jusqu'au Dauphiné (II<sup>e</sup> siècle), puis jusqu'au Rhin inférieur

(César), que cette notion s'est muée en frontière orientale du pays : au-delà s'étendait un ensemble ethnique mal défini que, par extension graduelle, on a appelé « Germanie ». L'orientation Sud-Nord suivie par le Rhin à partir du coude de Bâle, la découverte par César de Celtes Volques dans l'Erzgebirge et, d'un autre côté, de Celtes appelés *Germano-* en Belgique n'ont pas modifié ce concept, qui se trouvait coïncider avec les limites géo-stratégiques du projet césarien. Nous savons aujourd'hui que la vraie frontière entre monde celtique et monde germanique était affaire de latitude, non de longitude, et suivait un tracé *transversal* au Rhin, mais les Anciens ne semblent pas en avoir eu une vision nette. Dans les temps modernes, l'identification plus ou moins consciente de la Gaule avec la France et de la Germanie avec l'Allemagne a pu prolonger la vision simpliste des Celtes à l'Ouest du Rhin, des Germains à l'Est.

\*  
\*   \*

Dressons ici, avec quelques compléments, le tableau général des diverses formations indo-européennes en *Germ-* tel que l'analyse a pu l'établir :

1° à *\*g<sup>w</sup>her-* « être chaud » (gr. *théros* nt. « chaleur »), éventuellement élargi par *-m-* (gr. *thermós* « chaud ») se rattachent naturellement les noms des stations thermales balkano-orientales comme *Gérmē*, qui appartiennent à des langues de type *satem*, où les anciennes labio-vélaires sont régulièrement transformées en dorsales; mais des raisons de vraisemblance géographique (mises à part quelques coïncidences fallacieuses) déconseillent d'y rattacher le nom celtique périphérique *Germano-*; et, au point de vue linguistique, le traitement *b* observé en Gaule (et notamment dans le secteur des Alpes : *Bormio*,

traitement celto-ligure *deb-* de *\*dheg<sup>wh</sup>-* « brûler, pratiquer le brûlis » paraît s'y opposer tout à fait;

2° à *\*gher-* « faire un bruit violent, gronder » (skr. *ghar-ghara-*) éventuellement élargi aussi par *-m-*, appartient le nom des fleuves alpins *Germanasca*, comme celui de certains cours d'eau scandinaves en *Ger-*, *Gjer-* : autant de noms où l'on a voulu voir contre toute vraisemblance l'étymon du nom « Germains »; à cette même série il est tentant de rapporter l'énigmatique *Germ-epi*, nom d'un *pagus* carolingien non identifié sur l'Ijssel de Hollande (auj. vers Rotterdam-Gouda.), et d'y reconnaître avec Gysseling un exemple archaïque de ces formations en *-ap(p)-*, devenues éventuellement *-epp-* avec l'*Umlaut*, qui ont beaucoup occupé les toponymistes; la difficulté est d'ordre sémantique : quel cours d'eau de Hollande, même sensible à la marée, peut être qualifié de « brullend »?

3° à un homonyme *\*gher-* « faire saillie, être en pointe », d'où sont tirés entre autres les noms germaniques de l'« arête de poisson », de l'« aiguille de montagne », etc. (all. *Grat*, nl. *graat*), on peut rapporter certaines dénominations de la « mauve », en raison de la conformation de sa feuille, en v. angl. *gearman-leaf* : base beaucoup trop étroite, et sémantiquement inadéquate, pour une reconstruction étymologique du nom des « Germains » comme étant des « éminents », des « dominants »;

4° à l'homonyme beaucoup plus répandu exprimant divers sentiments qui tournent autour du « désir éprouvé ou provoqué » (gr. *kháirein* « se réjouir ») et qui, élargi par *-m-*, a fourni au grec une petite série lexicale à vocalisme radical réduit de base *kharm-* exprimant le « désir de combattre », l'« ardeur belliqueuse » : à cette racine de sens flatteur on propose, avec d'autres, de rattacher les

nom des divers « Germains » d'Europe, dont on entrevoit la dispersion à la périphérie méridionale comme l'histoire les saisit à la périphérie septentrionale de la Celtique d'Occident.

Deux analyses sont possibles.

1° Un nom d'action (neutre) \*gher-men- se serait, dès l'indo-européen occidental, thématisé par -o- en même temps qu'il passait au genre animé avec le sens de « habités du désir de combattre ». Le grec possède un *khárma* neutre (gén. *khármatos*, de \*gh<sup>o</sup>rm<sup>h</sup>-tos), mais il s'agit du nom d'action de *khárein*, dont il a le vocalisme, avec le sens général de « sujet de réjouissance »; et si la formation en est parallèle au \*gher-men- posé à l'origine du celt. arch. *Germano-*, il reste que les deux mots divergent par la forme et, apparemment aussi, par le sens. L'éventail sémantique de \*gher- est d'ailleurs si ample (cf. en latin le vieux verbe *horiri* « vouloir », d'où vient le classique *hortari* « exhorter ») que cette racine a pu se prêter à diverses qualifications de caractère moral susceptibles de s'appliquer à la fois à des groupes ethniques et à des personnes : ce qui rendrait compte des nombreux anthroponymes en *Germ-* recueillis à l'époque romaine en Gaule et en Illyrie et même, s'ils doivent être retenus, les noms saxons en *Girmin-* rappelés plus haut : on sait que celtique, germanique et une partie de la nébuleuse illyrienne appartiennent au même groupe dialectal de l'indo-européen.

Quant à la formation du nom, on retiendra qu'à côté de *termen* qui en latin est la « borne » inanimée, il existe un *terminus* masc. plus usité, exprimant à l'origine la face animée du même concept et, par suite, divinisée : le dieu Terme était à Rome le protecteur des bornages et, en tant qu'associé à Jupiter, des limites de l'*ager Romanus*. Le sanscrit offre un autre parallèle remarquable avec le cou-

ple formé par *bráhman*- neutre «principe universel, âme du monde», masculin dans le même concept divinisé (le dieu Brahma), et *bráhmaná*- litt. «qui incarne ou met en œuvre (comme desservant du culte) le même concept», d'où «brahmane».

2° L'autre analyse, qui a la préférence de M<sup>me</sup> F. Bader et sur laquelle elle a bien voulu m'apporter quelques précisions (lettre du 24 février), part de l'original de gr. *khármā*, soit \**gh<sup>o</sup>r-mā*-, avec un suffixe *-no*- où reconnaît un ancien morphème d'appartenance d'origine pronominale («ceux du désir de combat»); notre collègue de Paris renvoie pour ce type de formations aux actes du colloque Berthold Delbrück (Madrid), que je n'ai pu voir.

Pareille analyse, toutefois, préjugé de la quantité originellement longue du *-a-* du thème *Germano-*. Or si, comme on doit le tenir au moins pour possible, le nom des «Germains» a désigné en divers endroits du continent des communautés sans autres liens entre elles qu'une parenté protohistorique, la formation de ce nom devrait remonter à la fin du 2<sup>e</sup> millénaire au plus tard; et il n'est guère vraisemblable qu'un dérivé éminemment secondaire, de suffixe composite, comme \**gher(m)māno*- (où la racine conserve le degré plein malgré la lourdeur du suffixe) puisse représenter un héritage commun aussi ancien. Et si la prosodie *ā* du nom *Germanós* dans l'*Anthologie grecque* n'a guère de chances de représenter une tradition authentique, il reste que l'influence de l'adjectif *germánus*, dont témoignent indirectement Strabon et Tacite et qui n'a pu ne pas agir de bonne heure, suffit à expliquer la prosodie avec *ā* offerte régulièrement par la poésie latine (dans peu d'exemples, il est vrai) et accessoirement par l'épigraphie. Il semble donc que le prototype le plus probable soit \**gher-m<sup>o</sup>no*- (ou \**-mh<sub>2</sub>no-*), avec un suffixe \**-men-(o)*- suscepti-

ble de degrés vocaliques réduits ( $-m^{\circ}n-o-$ ), comme en latin dans *fēmina* litt. «féconde» (cf. *fēcundus*, *fellāre*, etc.) ou zéro ( $-mn-o-$ ) comme dans *alumnus* litt. «nourrisson» (*alere* «nourrir», cf. *alimen-tum*).

Ce n'est d'ailleurs pas ici le lieu de prolonger une discussion théorique qui peut diviser les indo-européanistes mais qui, aux yeux des historiens, laisse intacte la notion originelle de «pénétrés d'ardeur (au combat)». La question, au demeurant, n'est pas close; mériteraient d'être revus de près, notamment, les anthroponymes allemands de type *Girmin-*. L'essentiel, on en conviendra, est qu'une perspective s'ouvre enfin, après un siècle et demi de vaines tentatives, pour assigner une origine et un sens plausibles à un ethnonyme aussi passionnément discuté.

Jean LOICQ

*Note de correction.* — Dans le *BTD*, 72, p. 143 s., a été examinée la question des *Germani* du haut Piémont, et la possibilité a été évoquée d'un éventuel contingent déporté par les Romains, p. ex. lors de la révolte du Batave Civilis (69-70 ap. J.-C.). Le hasard d'un compte rendu ne met sous les yeux le cas de Ligures envoyés pour des raisons analogues, au II<sup>e</sup> s. av. J.-C., près de Bénévent, au cœur de la Campanie. Cette même région avait auparavant reçu, au sud de salenne, des colons transplantés depuis le Picenum, sur l'Adriatique. — La présence de *Germani* autonomes en Italie comme en Espagne se révèle ainsi extrêmement problématique.